

—Gina *mia!* me dit-elle, tu ne me dis pas tout; pourquoi? Est-ce parce que tu crois que je ne m'intéresse plus aux récits de ta vie dans le monde?

—Ce n'est pas seulement cela, Livia, mais, en vérité, il est bien difficile en effet de parler de Paris et de la vie folle que j'y ai menée, devant cette grille et en te regardant comme je te vois en ce moment.

—Il sera toujours bon pour moi de t'entendre, dit-elle, et pour toi de me parler. Je reconnais pourtant que, lorsque notre bonne tante donna Clelia vient me voir avec ses filles, il m'arrive de prendre l'air sévère et de leur dire ce que je pense du monde..... mais il faut reconnaître que ma tante ne m'en veut pas, car elle compte sur ma vocation pour procurer à Mariuccia et à Teresina des époux dignes d'elles, parce que, dit-elle, une fille qui se donne à Dieu porte bonheur à toutes celles de la famille. Elle ne me trouve plus du tout «jettatrice», je t'assure!

Elle riait en parlant et je ne pus m'empêcher de m'écrier avec surprise et envie: —Livia, que tu es heureuse d'être si gaie!

Son visage reprit son expression habituelle de douce gravité et elle me dit:

—Je suis gaie, Gina, oui, cela est vrai, parce que je suis heureuse; mais toi, qui autrefois étais de beaucoup la plus gaie de nous deux, ne l'es-tu plus aujourd'hui? Pourquoi cela, petite sœur? La gaieté est faite pour tous les cœurs en paix!

—Oh! Livia! m'écriai-je, ne pouvant réprimer une réponse vraie à cette question si directe, mon cœur est bien lourd et bien troublé, je t'assure, et la gaieté dont tu parles en est souvent absente.

En entendant ces mots, elle fit un mouvement de surprise et elle m'interrogea de son angélique regard.

Ma réponse ne se fit pas attendre, j'avais besoin d'être franche et je repris le récit que j'avais interrompu. Je lui racontai sans détour la dissipation à laquelle je m'étais livrée, avec plaisir d'abord et avec curiosité, et, à la fin, avec dégoût et fatigue. Je lui parlai de ce jour, à Paris, où la ferveur, la prière, les bonnes impulsions s'étaient réveillées en moi, puis de ma rencontre avec madame de Kergy, et de tout ce que j'avais éprouvé et observé en la suivant dans les régions qu'elle m'avait fait connaître.

Ensuite, d'une voix tremblante, je cherchai à lui dépeindre tout ce que j'avais espéré et désiré pour Lorenzo, et quels avaient été pour lui mon ambition, mes projets, mes desirs; le cœur ému encore à ce souvenir, je lui fis la peinture du nouveau bonheur et de la vie nouvelle et plus haute que j'avais rêvée pour lui et pour moi!...

Livia écoutait avec joie cette partie de mon récit, et tandis que je parlais son visage s'animait, mais lorsque, sans expliquer la cause de ma déception, j'en vins à dire qu'elle avait été complète, tant d'amers souvenirs se réveillèrent à la fois que mes larmes me suffoquèrent, et je demeurai quelques instants sans pouvoir achever...

Un nuage passa sur son front et elle me laissa quelques instants pleurer en silence. —Ton désir était juste et saint, Genevra, me dit-elle enfin, et Dieu le bénira tôt ou tard.

Mais je ne pouvais en ce moment l'entendre, un flot d'amertume, de jalousie et de douleur me montait au cœur, et, me sentant libre de dire sans restriction ce qui me concernait que moi, j'articulai une pensée que j'avais bien souvent formulée en silence, je l'articulai tout haut avec véhémence et sans détour.

Livia m'écouta sans m'interrompre et sans paraître émue de mon impétuosité. Elle était là, debout et immobile. De l'autre côté de la grille, ses deux mains croisées sous son long scapulaire blanc. Son regard baissé et attentif n'était point attaché sur mon visage. Elle semblait vraiment en ce moment écouter mon âme plutôt que mes paroles.

Enfin elle releva lentement les yeux et me dit avec un accent difficile à décrire:

—Tu dis que ton cœur a besoin d'aimer?... que ne pas aimer ce serait la mort? Tu dis aussi qu'il te faut être sûre que celui que tu aimes en est entièrement digne?... En vérité, poursuivait-elle en souriant, on dirait que tu le veux parfait, et... Lorenzo ne l'est pas... le fût-il même autant qu'un homme peut l'être...

Elle s'arrêta, et le sourire qui errait sur ses lèvres devint presque céleste. On eût dit qu'un rayon de soleil traversait son visage... Elle continua:

—Je te comprends, Genevra, je te comprends très bien, peut-être mieux que toi-même; mais je ne suis pas capable de t'expliquer l'énigme qui te tourmente... Oh! si je le pouvais! dit-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel avec

ferveur. Mais pour t'en donner aujourd'hui le mot, pour que ce mot t'entendes, il faudrait un miracle qui n'est au pouvoir d'aucune créature. Dieu seul le peut. Puis-je t'il l'accomplir! puisses-tu le mériter!

La cloche sonna et il fallut presser nos adieux. Je la quittai au jour tombant, après m'être assurée que, chaque semaine, je pourrais la revoir ainsi.

Je me sentais heureuse de cette perspective, heureuse d'avoir revu ma sœur, heureuse de sentir que, des régions meilleures qu'elle habitait, elle pouvait encore descendre jusqu'à moi et que rien ne m'empêchait de retrouver avec elle dans l'avenir les doux épanchements du passé.

Cependant, quelque complet qu'eût été celui que je venais d'avoir avec Livia, j'aurais cru profaner la pureté de l'air que je respirais près d'elle en prononçant le nom de Faustina Reali, et, sans savoir pourquoi, je n'avais pas articulé non plus celui de Gilbert de Kergy.

## XV

On a dit de Naples, à cette époque, que «c'était une petite capitale et une grande ville», et cette définition était exacte. Sur une petite échelle, c'était en effet une société du plus grand monde, composée d'une aristocratie exempte de toute espèce de morgue et de hauteur et ayant encore les habitudes et les manières d'un temps qui n'est plus. Cette société rachetait une futilité assez frappante par une originalité et une absence d'affectation qui n'y permettaient jamais l'invasion de cet ennui lourd et irritant produit par la frivolité et les prétentions, lorsque, comme cela arrive souvent, on les rencontre ensemble. A défaut de grands talents ou (sauf quelques exceptions) d'instruction très-profonde, on y trouvait l'esprit répandu partout à foison, ainsi qu'une facilité singulière à tout saisir et à tout comprendre. Si on joint à tout cela l'accueil le plus bienveillant et l'hospitalité la plus prompte et la plus cordiale, l'on comprendra sans peine que ceux qui étaient introduits dans ce cercle dussent en emporter un souvenir ineffaçable.

Mais le trait caractéristique et rare qui distinguait surtout Naples de toute autre ville grande ou petite, c'était, chose étrange et pourtant vraie (car c'est bien ici le cas de se servir de cette locution italienne), c'était, dis-je, l'absence complète de tout commérage, de toute médisance ou même de toute méchante moquerie du prochain. Les femmes se défendaient mutuellement avec unanimité, et aucun homme, sous peine de passer pour fort mal élevé, ne se fût hasardé à médire de l'une d'elles, si ce n'est peut-être par un de ces légers mouvements de physionomie qui constituent dans ces parages une langue à part, très-éloquente, il est vrai, et parfaitement comprise de tous, mais qui, néanmoins, n'en arrive jamais à produire les effets d'un véritable bavardage. Il était habituel, et presque toujours vrai, de dire, lorsque (ce qui arrivait bien quelquefois) il se produisait au grand jour un caquet d'une belle venue, qu'indubitablement quelque étranger y avait mis... la langue. Pour compléter ce tableau, nous dirons encore qu'il se trouvait dans la société napolitaine un groupe de femmes dont la grâce et la beauté ne le cédaient en rien à la génération (célèbre sous ce rapport dans toute l'Italie) qui avait précédé la leur. On pût donc affirmer, sans crainte d'être démenti par aucun souvenir contemporain, que de tout cet ensemble il résultait une sorte de beau idéal social et mondain.

Parmi toutes ces femmes, il en était une surtout que j'eus vite remarquée et qui devint promptement mon amie. Lorenzo me l'avait prédit, le jour (devenu depuis fatalement mémorable pour moi) où, pour la première fois, le nom de la comtesse Stella de San Giulio était tombé sous mes yeux. A dire vrai, ce souvenir m'avait d'abord ôté tout désir de la connaître. Il me semblait (cédant sans doute en cela à la superstition locale) que le jour qui m'avait révélé, en même temps que le nom de Stella, celui de Faustina Reali, ne pouvait m'apporter rien de bon. Mais cette prévention fut promptement dissipée, et il me suffit de la rencontrer pour me sentir attirée vers elle. Au premier abord cependant, sa taille et ses traits pouvaient la faire paraître imposante; mais c'était là une impression qui se transformait immédiatement: dès qu'elle parlait, ses yeux, le contour gracieux de son visage, sa personne tout entière était éclairée par le sourire charmant qui entr'ouvrait ses lèvres. Ce sourire rappelait celui que le pinceau de Léonard de Vinci a seul su reproduire; et c'est parmi les femmes qui

ont servi de modèle à ce grand et incomparable maître qu'il fallait chercher la ressemblance de Stella. En étudiant, en effet, ces physionomies dont il nous a laissé le type inimitable, on y reconnaît, malgré leur expression souriante, quelque chose de ferme et d'énergique qui exclut toute idée de faiblesse, de nonchalance ou de mollesse. La physionomie de Stella exprimait de même le courage et la patience, et c'étaient là les traits saillants de son caractère. Elle était cependant vive, quelque peu mobile, et gaie au point de se donner parfois l'apparence de traiter trop légèrement toutes choses; mais lorsqu'on la connaissait mieux, on admirait, comme un don du ciel, cette rare faculté de porter en riant les lourds fardeaux de la vie, et l'on comprenait que cette gaieté n'était, chez elle, que la forme la plus attrayante du courage.

Mariée à dix-huit ans, elle avait vu cette union, à laquelle les convenances avaient eu plus de part que le goût, brisée au bout de deux ans, et la mort de son mari suivit de près la naissance de son unique enfant. A dater de cette époque, des circonstances de famille l'obligeaient à vivre sous le toit d'un oncle qui était le tuteur de sa fille et avait, en cette qualité, le droit de se mêler de tout ce qui regardait la mère et l'enfant; droit que sa femme, d'humeur difficile et impérieuse, s'arrogeait aussi bien que lui, d'une façon qui eût lassé la patience de toute autre; mais celle de Stella ne se démentit jamais. Guidée par la pensée qu'il était important, pour l'avenir de la petite Angiolina, qu'elle sût accepter les conditions imposées à son veuvage, elle s'y soumettait bravement et sans demander s'il y avait à cela du mérite. Sa gaieté, comprimée pendant longtemps, reparaisait sous les sourires de son enfant, et, comme cela arrive souvent dans la jeunesse, le naturel avait chez elle repris le dessus et triomphé de tout ce qui l'entravait. Angiolina venait d'avoir cinq ans, elle grandissait sans s'apercevoir du sombre milieu dont était environné le nid de tendresse et de joie que lui composait sa mère, et celle-ci trouvait elle-même près de son enfant un refuge si doux, qu'elle semblait ne plus remarquer qu'il manquât quelque chose à son propre sort.

Cette intimité ajouta beaucoup pour moi à l'agrément d'une vie qui commençait à me plaire au delà de tout ce que j'avais prévu. Ce grand monde, dont je me croyais si complètement dégoûtée, prit un nouvel aspect à mes yeux, et une dissipation plus subtile que celle dont je m'étais si promptement lassée, s'empara de moi. En m'y livrant, il me semblait d'ailleurs complaire à Lorenzo et seconder son désir de rendre notre maison l'une des plus brillantes de Naples. Cependant il s'était remis au travail, et il passait dans son atelier des heures entières où, comme par le passé, il semblait absorbé par son art. Là plus encore qu'ailleurs, je le retrouvais tel qu'il était avant notre fatal voyage. Il avait recommencé à travailler avec ardeur à sa Vestale, maintenant presque achevée, et elle passait pour l'œuvre la plus parfaite qui fût jamais sortie de ses mains. Il attribuait à son modèle l'honneur de ce succès, et après avoir été naguère plutôt mécontente que flattée de son suffrage sous cette forme, j'acceptais aujourd'hui avec satisfaction comme un présage de jours semblables aux jours heureux du passé.

La première fois que j'étais entrée dans l'atelier après mon retour, j'avais été cependant, avec une anxiété jalouse, rechercher dans ses autres statues la trace du souvenir dont j'étais poursuivie, et il m'avait semblé la trouver partout.

Dans une Sapho, dont l'expression passionnée et tragique m'avait seule frappée autrefois, aussi bien que dans cette Bacchante que j'avais trouvée à la fois belle et repoussante, je croyais revoir ces traits, hélas! trop bien faits pour se graver, même

malgré lui, dans l'imagination d'un sculpteur..... Je les voyais surtout dans une Proserpine, cachée à de-sein ou par hasard dans un coin obscur de l'atelier, et qui me frappa comme une apparition soudaine de cette beauté funeste. Je les voyais enfin jusque dans cette autre Vestale à laquelle celle dont j'étais le modèle devait servir de pendant. Je me souvenais seulement alors, avec plaisir, qu'il m'avait dit, le jour de notre première séance, que *personne avant moi* n'avait réalisé pour lui l'idéal qu'il cherchait maintenant à reproduire.

Cette obsession commençant par me rendre mes séances dans l'atelier pénibles et amères, mais je n'en témoignai rien. J'avais acquis quelque empire sur moi-même, et je comprenais bien qu'il n'était point dans mon intérêt de réveiller, par un nouvel accès de jalousie, un souvenir qui semblait endormi, ou un mécontentement éteint. D'ailleurs, avec le temps, cette vision, d'abord si obstinée, devint moins constante et plus vague, et bientôt tendit à s'effacer complètement. Un courant de gaieté et de bien-être m'environnait et m'entraînait de plus en plus. La seule lumière du jour suffit à Naples pour mettre le cœur aussi bien que les yeux en fête.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer)

## LE VIDO.

### EAU DE BEAUTE,

PRÉPARATION DE N. DUDEVOIR.

#### AUX DAMES.

Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres un vigour et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes.

Manière de s'en servir:—Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, les Pustules, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint.

Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur.

Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante.

Enregistré à Ottawa conformément à l'acte de Parlement, 4 février 1875.

Vendu chez le DR. GAUTHIER, 6-17-52-100, Rue St. Laurent.

## Librairie Ovide Fréchette,

### CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN,

HAUTE-VILLE, QUEBEC.

On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureau, Ornaments de Corniches et de Salons.

Chronos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers.

Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à des conditions assez libérales pour défier toute compétition.

On reçoit chaque semaine à cette Librairie les Principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

## ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA  
PROVINCE DE QUEBEC } DANS LA  
District et Cité de } COUR SUPÉRIEURE.  
Montréal. }  
DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, FAILLI.

JEUDI, le vingtième jour de Mai prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.

Montréal, le 19 Avril 1875.

GEORGES E. DESBARATS.

Par MOUSSEAU, CHAPLEAU & ARCHAMBAULT, Ses Procureurs ad litem.

## UN ENTRE MILLE!

CONSUMPTION GUÉRIE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cannabis Indica*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consumption—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, Expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Poumons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement.

Adressez: CRADDOCK & CO., 1032, Race St., Philadelphia, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

## LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT, - - - \$8,000,000.00

Comptant plus de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

### BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux aussi avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS:—J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.

ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAUDEAU, L. A. BOYER, M. P.

W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.

Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.

Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS:—BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.